

certaines membres s'opposent à l'ordre du pouvoir central qu'incarne un genre de proconsul aussi cruel que décadent. Comme le lecteur s'en rendra compte, il ne manque presque rien — hormis l'Épice, peut-être... et encore... — pour que la citation de **Dune** (après celle entre autres d'**Hypériorion** dans **Nemrod**) soit sensible. Toute œuvre se nourrissant de celles auxquelles son auteur a eu accès au préalable, il n'est pas étonnant que **Le Janissaire** ait une apparence de collage littéraire.

Certains éléments du collage s'assemblent assez bien : Kimsé, le Janissaire éponyme, est de toute façon lui-même un collage humain et informatique dont les souvenirs sont au moins en partie truqués ; l'enquête policière, destinée à résoudre l'énigme de l'assassinat d'une huile, ne saurait être menée à bien par un individu isolé ; enfin la révolte qui décidera du sort du monde va dépendre d'actions décentralisées. Malheureusement, d'autres éléments du collage ne convainquent pas. Que cherchait au fond à nous raconter l'auteur de ce texte ? S'agissait-il de *sense of wonder* pur et simple ? Voulait-il nous parler de ce qui fait l'essence de l'identité humaine ? Désirait-il donner à voir une révolte victorieuse ? Quelle qu'ait été son intention, c'est le texte lui-même et sa construction qui perdent le lecteur, à tel point que le seul bon moment de ce livre finit par être celui où on le termine. On pourra regretter que ce sentiment ne se soit présenté qu'au terme de cinq mille pages ressenties...

Arnaud Brunet

CLAIRIÈRES

Gilles Ribero - Allia - août 2020
(court roman inédit - 112 pp. LdP. 10 €)

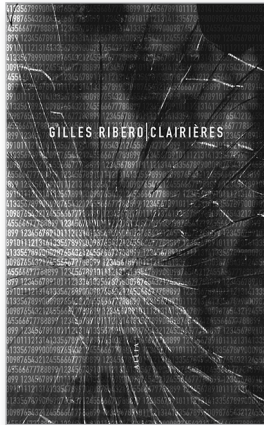
Dans le futur proche de **Clairières** s'est fait jour une nouvelle déclinaison du métier d'architecte, exercée par Robert Gallant, le

protagoniste de ce premier roman du plasticien Gilles Ribero. Celle-ci consiste à imaginer et bâtir des « vitrines virtuelles » à destination d'entreprises aussi bien désireuses de mettre en valeur leurs résultats économiques que de « remodeler » leurs espaces de travail. Lesdites vitrines sont ainsi

nommées non pas du fait de leur inexistence matérielle — elles sont autant d'artefacts bel et bien présents — qu'à cause de ce qu'elles exposent au regard. Ces vitrines d'une nature inédite sont conçues pour « absorber toutes les données générées par l'entreprise sur une période donnée, les traiter et les réorganiser selon leurs qualités de résonance et leurs affinités ». Tenant à la fois de l'écran d'informations boursières high-tech et de l'installation d'art contemporain (leur esthétique mûrement pensée évoque un « décor expressionniste »), ces

vitrines font encore office d'éléments de construction. Remplaçant les murs du bâtiment abritant une entreprise, elles encerclent les femmes et les hommes y travaillant de flux d'informations permanents. Tel a été, entre autres firmes au nom fleurant la start-up carnassière, le cas de « Clearance Inc. ». Cette même firme dans laquelle on retrouve un jour « les corps du directeur général et de ses associés dispersés dans les couloirs et les atrioms, les membres éparpillés çà et là ». L'équipe dirigeante a-t-elle été victime d'une « mutinerie » ourdie par des employés rendus ivres de violence par cette nouvelle forme d'open-space ? Ou bien la résine dont sont faites ces vitrines, dotée à la grande surprise de ses concepteurs d'une capacité de reproduction propre, a-t-elle joué quelque rôle dans cette frénésie homicide ? À moins que Robert n'ait quelque responsabilité dans le massacre, lui dont le jeune fils Tom affiche un goût inquiétant pour la brutalité la plus hardcore ?

Gilles Ribero laisse *in fine* ses lecteurs et lectrices libres de décider à qui (ou à quoi) incombe le triple meurtre de la Clearance Inc. **Clairières** n'a en effet que fort peu à



voir avec un récit d'enquête science-fictionnelle. À peine ébauchée, l'orientation policière tourne très vite court, se diluant dans une science-fiction à peine plus assumée. L'idée de cette résine imitant un être vivant, matériau de ces vitrines incarnant littéralement les flux économiques, est pourtant riche en potentialités narratives. Mais celles-ci se noient dans l'évocation de l'intériorité de Robert, bien évidemment mise à mal par les dommages « collatéraux » de son travail. Retranscrites par une écriture non dénuée d'une certaine élégance, mais aussi trop souvent oraculaire ou théorique, les affres de Robert peinent à faire un roman. Et l'on a trop souvent l'impression d'avoir entre les mains, avec **Clairières**, le (long) texte d'accompagnement de quelque installation d'art contemporain...

Pierre Charrel

PERLES

Chi Ta-Wei - L'Asiathèque - août 2020 (recueil inédit traduit du chinois [Taiwan] par Olivier Bialais, Gwennaël Gaffric, Coraline Jortay et Pierrick Rivet - 209 pp. GdF, 19,50 €)

Deuxième ouvrage publié en France de Chi Ta-Wei, auteur taiwanais à l'imaginaire si original, **Perles** est un recueil de six nouvelles : l'une datée de 2019, les cinq autres écrites entre 1995 et 1996 — un quart de siècle d'écart, période pendant laquelle l'écrivain a laissé de côté l'écriture.

« *Perles* », nouvelle éponyme, a été spécifiquement écrite pour ce recueil français. Elle est très proche de **Membrane**, long texte paru en 2015 par chez nous (cf. *Bifrost* n°81). On y retrouve cette même idée de produit apposé à même la peau, comme une sorte de crème, et qui, une fois retiré et analysé, livre des myriades d'informations sur la personne ainsi enduite. Les protagonistes de « *Perles* » subissent ainsi une pluie étrange, projetée par des extraterrestres dont on n'aperçoit que les vaisseaux. Une

fois séchée, la gangue qui les a recouverts est aspirée et analysée par ces formes de vie supérieures. Conclusions de cette observation : les parents sont à l'origine de la plupart des cauchemars de leurs enfants. CQFD : les extraterrestres font disparaître les parents. C'est le Ravage, à l'origine de bouleversements sociétaux gigantesques. Chi Ta-Wei met alors en scène des hommes et des femmes, rétifs à tout engagement, mais poussés par le gouvernement à se marier pour permettre à l'humanité de perdurer. La sexualité y est libre, d'autant que les corps sont modifiés. Les personnages principaux sont mutilés : lors de leurs rapports sexuels, ils s'imbriquent l'un dans l'autre, comme dans un Meccano. Ode à la tolérance et à l'autre, « *Perles* » est un texte d'une richesse folle, preuve de la capacité de l'auteur à créer des mondes originaux en peu de pages.

Qualité qu'on retrouve dans « *La Guerre est finie* ». Le personnage principal est une « *personne artificielle à usage domestique* », créée pour servir de compagne aux soldats pendant une guerre longue et lointaine. Ces aDomes sont censées tenir la maison en l'absence de leur époux et, quand ils sont là, les nourrir et satisfaire à tous leurs besoins. On peut bien évidemment penser à la série

suédoise *Real Humans* (2012 contre 1996 pour la nouvelle). Le propos est le même : ces êtres artificiels, fabriqués par l'homme, ont-ils droit à une existence autonome, indépendamment de leurs « créateurs » ?

Court passage par le polar expérimental agrémenté de drogue avec « *Au fond de son œil...* », qui utilise à nouveau le pronom « tu » pour plonger le lecteur dans un récit hybride, perturbant au début, mais extrêmement maîtrisé. La réalité n'est

décidément pas ce qu'elle paraît être.

Autre société originale et pourtant si proche de la nôtre avec « *Éclipse* », qui met en scène deux frères très liés, dont un mangeur d'insectes. Pratique dangereuse, parfois, car certains peuvent être atteints d'AITS (acronyme rappelant le SIDA). Le regard porté sur les protagonistes, dans un pays où

